Document generated on 04/17/2024 1:37 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Victor-Lévy Beaulieu, Hans-Jürgen Greif, Donald Alarie

Michel Lord

Number 164, Winter 2016

URI: https://id.erudit.org/iderudit/83975ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Lord, M. (2016). Review of [Victor-Lévy Beaulieu, Hans-Jürgen Greif, Donald Alarie]. *Lettres québécoises*, (164), 42–43.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

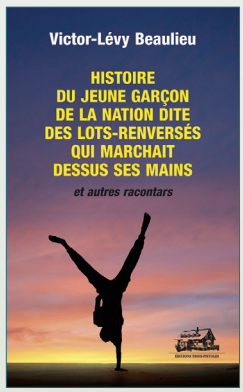
par MICHEL LORD

☆☆☆☆

VICTOR-LÉVY BEAULIEU
Histoire du jeune garçon de la nation dite des Lots-Renversés qui marchait dessus ses mains et autres racontars
Notre-Dame-des-Neiges, Trois-Pistoles, 2016, 144 p., 23,95 $.

Du VLB de haute voltige

Il y a tant à dire du dernier livre de VLB que je ne sais pas par quel bout commencer. Une chose est certaine, il faut relire ce recueil d'énormes « racontars » pour en goûter toutes les saveurs et en saisir toutes les nuances.



À commencer par la langue suave, d'une invention de tous les instants et qui puise dans la riche imagination facétieuse de cet auteur de plus de quatre-vingt livres. J'ai tout de suite pensé à Balzac, non pas celui de *La comédie humaine*, mais celui des *Contes drolatiques*, eux-mêmes inspirés des fabliaux du Moyen Âge et de Rabelais.

Roger Des Roches parle de « nouvelles fort amusantes et foisonnantes » (quatrième de couverture), mais les quatre récits débordent largement des cadres de la nouvelle au sens strict du terme. Le fond est réaliste, même si pour un lecteur ignorant de la topographie du coin de pays de VLB, le réel paraît fabuleux avec ses Lots-Renversés, Pohénégamook et autres Squatec. Tout se passe le long d'un Saint-Laurent mythologisé et à Trois-Pistoles, avec une incursion aux États-Unis.

Dans le récit d'ouverture, « La boule de caoutchouc », on passe du terroir à l'urbain le plus curieux. Le narrateur, fort humble, avoue d'entrée de jeu que « les mots ne sont pas [s]on affaire », lui qui n'est qu'un simple fonctionnaire au début de sa retraite. Et pourtant, il les manie à merveille, ces mots, pour dire l'aventure et les mésaventures d'Urbain, seizième enfant de la famille Bracq, au début du XX^e SIÈCLE sur une ferme de Pohénégamook, puis aux chutes du Niagara et enfin au Brésil. L'histoire est toute en rebondissements étonnants, mais le plaisir du texte se trouve surtout dans l'écriture, les jeux de mots, les inventions verbales qui fusent à chaque page, dans tous les récits du recueil d'ailleurs.

La nouvelle éponyme est tout aussi éblouissante et facétieuse que les autres. Un garçon y fait son éducation, qui est plus que sentimentale, avec un Gros Vicaire vicieux, pervers, hypocrite et voyeur. Nous sommes en plein fabliau de l'arrière-pays québécois. Ensuite, dans « Docteur L'Indienne », le genre avoisine le merveilleux, le mirobolant, avec cette narratrice qui me rappelle la Tinamer de *L'amélanchier* de Jacques Ferron (dont on sait les affinités avec VLB). Le discours y est poétique, avec ses répétitions incantatoires aussi bien qu'allégoriques, mêlant un fleuve déchaîné, et la « magie retorse » (p. 86, 88, 92) de ce Docteur L'Indienne, être affreusement abîmé mais aimé férocement par la narratrice qui donne naissance à un enfant fabuleux : « Je venais de donner naissance à la grosse Morue-Mère. » (p. 96) Elle espère à la fin que le Docteur en question, violemment disparu, « ramène amoureusement le cycle du monde à son origine salée » (p. 97).

VICTOR-LÉVY BEAULIEU

Le récit final, « Le Kouaque », est le plus abracadabrant du recueil, avec cet homme qui revient fort amoché de la guerre, fêlé qu'il est du chaudron.

Voilà bien du VLB de haute voltige, intarissable, nécessaire, drolatique et toujours pertinent.

☆☆☆☆

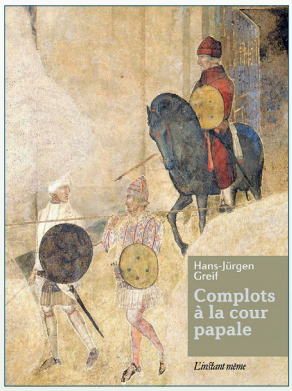
HANS-JÜRGEN GREIF
Complots à la cour des papes (novellas)
Québec, L'instant même, 2016, 252 p., 26,95 $ (papier), 19,99 $ (numérique).

Verve et érudition époustouflantes

Avec plus de vingt livres à son actif, Hans-Jürgen Greif offre son cinquième recueil de nouvelles, plus précisément de *novellas*, toutes fortes de quelque quatre-vingt pages. Fortes aussi d'une érudition historique époustouflante.

Campés dans l'Italie tourmentée du XIV^e au XVI^e SIÈCLE, les trois récits relatent, comme le titre l'indique, des complots autour des papes Boniface VIII (1294-1303), de la famille Caetani, Sixte IV (1471-1484), un Rovere, et Léon X (1513-1521), fils de Laurent le Magnifique.

Le premier récit, « Le couteau sur la gorge », narré par nul autre que Benoît XI, le pape qui a succédé à Boniface VIII, est comme les deux autres d'une complexité inouïe pour qui l'histoire italienne et romaine de ces temps fabuleux est chose assez peu connue dans ses détails. Au milieu de fastes grandioses surviennent des événements d'une barbarie, d'une cruauté, d'une violence sans nom — surtout quand on sait qu'elle est perpétrée par des gens d'Église, véreux, surtout des *cardinaux* sans scrupule, car pour ce qui est des *princes* de l'époque, rien ne nous surprend. De plus, il y a le népotisme éhonté, la corruption, le vol, les meurtres qui se disputent la partie à qui mieux mieux.



Malgré une matière dense, touffue et une pléiade de personnages — « leurs noms me donnaient le vertige » (p. 98) dit l'un des personnages —, Greif parvient à naviguer clairement au milieu de ce réseau serré d'intrigues, racontées par des témoins privilégiés de l'époque.

La deuxième *novella*, « Le serpent et le pouvoir », est narrée en grande partie par le cardinal Raffaele Riario, quarante ans après la célèbre conspiration des Pazzi, famille rivale des Médicis. Il vient d'être élevé à sa haute dignité en 1478, à l'âge de dix-sept ans, par le pape Sixte IV, son grand-oncle. Entre la Florence des Médicis et la Rome papale, une lutte sans merci se déroule dans une violence telle que le cardinal, devenu vieux, en reste marqué à jamais : « Ces souvenirs m'assaillent encore, quatre décennies plus tard. Ils sont gravés dans ma mémoire, les plaies se rouvrent sans cesse. » (p. 123) Témoin malgré lui de l'assassinat du frère de Laurent de Médicis en pleine église, il est incarcéré ; toutefois, au contraire de nombreux personnages impliqués dans les complots relatés dans ce livre, il est épargné physiquement, mais pas moralement.

Ce Riario joue un rôle dans la dernière *novella*, « Orgueil et cupidité », accusé qu'il est d'avoir trempé dans un complot contre le pape Léon X. Il en payera le prix cette fois. Le narrateur est ici plus humble, puisqu'il s'agit d'un Cistercien qui fuit la justice papale, mais suit de près les événements de 1 517. Une bonne partie du récit relate le procès des ecclésiastiques impliqués dans la tentative de meurtre sur la personne de Léon X. Ne sont pas cachées les tortures que l'on faisait subir aux inculpés. Ce dernier narrateur, tout aussi captivant que les deux autres, explique sa manière d'écrire qui est aussi celle des précédents :

Puisque mon récit ne peut emprunter une ligne droite, je plaide l'indulgence, étant obligé d'entreprendre des incursions, de relever le fil reliant des faits à première vue isolés, mais indispensables afin d'éclairer les raisons qui nous ont conduits au complot. (p. 191)

Mais ce sont justement toutes ces incursions labyrinthiques dans l'Italie de la Renaissance qui nous fascinent, tant Greif fait preuve d'érudition et de verve. Un livre à lire loin de toute distraction.

☆☆☆

DONALD ALARIE
Le hasard des rencontres (nouvelles)
Montréal, Pleine lune, coll. « Plume », 2016, 178 p., 21,95 $.

La vie n'est pas un long fleuve tranquille

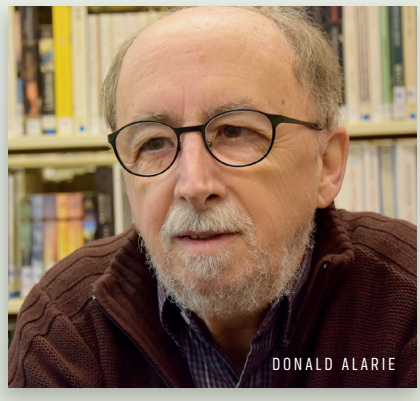
Routier chevronné de la vie littéraire québécoise, Donald Alarie a publié, depuis 1977, vingt-quatre ouvrages dans tous les genres. *Le hasard des rencontres,* son septième recueil de nouvelles, plaira aux amateurs de nouvelles très brèves, la plupart des 82 textes faisant une page, fidèle qu'il est en cela à sa manière (voir *Au café ou ailleurs,* 2004).

Les textes sont répartis en huit sections thématiques qui exploitent surtout le caractère difficile et tragique de la vie. Cela commence par la naissance et se termine dans les angoisses de la mort.

Dans « Naître pour le meilleur et pour le pire », les textes évoquent les premiers instants et la vie d'enfants d'abord vagissants puis se heurtant au réel, se brisant les « os sur le pavé » (p. 15). D'autres ont la rage, veulent fuir, mais certains ont du talent et sont heureux.

Alarie pratique ce que René Godenne appelle la nouvelle-instant. En une page, un destin est esquissé dans un moment de rare bonheur ou de malheur.

La section sur les « Couples » présente des situations émouvantes : un homme accepte par amour d'être le père d'un enfant qui n'est pas le sien, des êtres seuls retrouvent enfin l'amour. Le tragique revient avec son lot de couples où l'un est très malade ou si taciturne qu'ils se séparent bêtement.



La section éponyme se démarque par une nouvelle peut-être plus personnelle, Alarie ayant enseigné longtemps au cégep. Dans « Relire Camus », un professeur à la retraite revoit une de ses étudiantes qui lui confie qu'elle ne s'est pas suicidée grâce à un de ses cours sur Camus. Lui-même, assez déprimé, se trouve chanceux d'avoir fait cette rencontre qui le fait sortir de ses « idées sombres » (p. 82). Il va relire Camus.

Dans la section sur « L'art et la vie », j'ai apprécié « Du temps devant elle », où une femme, après l'achat d'une toile inachevée, « découvre l'ampleur du monde imaginaire qu'elle a en elle » (p. 106). Tous n'ont pas cette chance, comme cet homme déprimé qui parvient difficilement à sortir de son lit et à « traverser la journée » (p. 130).

Et cela va de mal en pis dans les deux dernières sections intitulées « Vieillir » et « Mourir », à ne pas mettre entre les mains d'un dépressif, à moins de se rabattre sur « Un modèle » dans laquelle l'obsession de la mort devient un cauchemar pour un sexagénaire, mais qui « un jour […] retrouve l'insouciance » (p. 168), et donc le bonheur.

Je dois avouer que j'ai dévoré ce recueil de nouvelles qui croque sur le vif des instants de vie grâce à l'habileté du conteur-né qu'est Donald Alarie, dont la langue claire et limpide coule de source tout en racontant stoïquement le meilleur et le pire de l'existence humaine.